

CAHIERS DE LA MODERNISATION RURALE

4

Jacques LE PRÉVOST

LES SECTEURS DU GUIGOU
SKOURA ET ALMIS

(S. M. P. N° 12 et 26)



40008408

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ÉCONOMIQUES, SOCIALES ET STATISTIQUES

- RABAT -

De Boulemane à Skoura

Le Guigou n'est qu'une paisible rivière lorsqu'il abandonne la plaine d'Almis pour s'enfoncer dans la montagne qui le rend turbulent. Le Tichoukt dresse devant lui ses falaises abruptes et ses sommets qu'on aperçoit de Fès, à plus de cent kilomètres de là. Le plus élevé d'entre eux, Lalla Oum el Bent, dresse à 2.800 mètres un cône dénudé qui domine la cuvette de Boulemane. Orientée d'ouest en est, la montagne est sauvage et chaudement colorée, surtout lorsque le soleil couchant la balaie d'une lumière frissante. Cette muraille à pic, d'où se sont détachés d'énormes rochers, se perd parfois dans des glacis à pente raide couverts de chênes-verts et d'une végétation touffue. Les orages y ont creusé de profonds ravins où bouillonnent, en temps de pluies, d'irrésistibles torrents. Le climat de la haute montagne est rude et la neige y reste une grande partie de l'année. Lorsque l'été a asséché les crêtes, on y distingue la silhouette de quelques cèdres, pour la plupart morts, vestiges de la forêt qui, autrefois, couvrait les sommets et s'évanouit maintenant d'année en année. Un peuple invisible habite ce chaos rocheux. Le soir s'allument près des sommets les feux des forestiers ou des montagnards nichés dans les cavernes. Une faune qui se raréfie y gîte encore pour le plaisir des chasseurs : mouflons, renards, gibier à poil et à plume.

Le massif plus modeste du Taboujbert s'achève au pied de ce barrage monumental. Entre le Tichoukt et lui, le Guigou s'insère dans une vallée étroite et sinueuse qui offre çà et là l'aspect de gorges. Presque tout le cours de l'oued se perd sous une végétation épaisse d'oliviers et de saules. A proximité des villages

et des douars, un système d'irrigation que les autorités de contrôle ont grandement amélioré, a donné naissance à de curieuses cultures en gradins.

A flanc de montagne, la piste carrossable qui domine le cours de la rivière était autrefois une piste d'opérations militaires. Elle est bien propre aujourd'hui à satisfaire le touriste par les merveilles du site qu'elle découvre à chaque détour. Malheureusement, quelques initiés seulement connaissent le pittoresque village de Taferdoust, bâti sur un rocher semi-circulaire que baigne la rivière, et qui évoque la poupe d'un paquebot avec ses superstructures ; le village de Taghrout, construit sur une grande dalle inclinée ressemblant à une omoplate, similitude qui lui vaut son nom. Ce village meurt dans l'effondrement de ses murs de pierres empilées, autour d'un minaret, singulier dans cette région. C'est à Taghrout, dit-on, face aux pentes les plus grandioses du Tichoukt, qu'Idriss I^{er} se serait arrêté pour fonder un sanctuaire.

Nous sommes ici dans une région qui fut longtemps un point névralgique de l'Empire, pour tout dire la limite de la pénétration arabe en pays berbère. Le sang y est même mélangé, d'où vient sans doute le nom « Imgeraouen » que les Berbères donnent aux Beni Graim de Taghrout et qui sont originaires des Beni M'Tir. On prétend que le sultan Moulay Abderhaman aurait, au XIX^{ème} siècle, ordonné aux Beni M'Tir de Ras Guigou d'envoyer quelques familles à Taghrout et à Taferdoust pour y assurer l'autorité du Maghzen. Cette autorité, on le verra, fut plus d'une fois mise en péril.

Passé Taghrout, la vallée s'élargit brusquement. Le Taboujbert s'efface et, seule, reste à droite la chaîne du Tichoukt. Ce point est le sommet du triangle isocèle de la plaine de Skoura dont la base est à une trentaine de kilomètres de là, au pied du Djebel Tichouine, avant-garde du Bou Iblane. C'est dans ce triangle dont la superficie est évaluée à 7.000 hectares

qu'est installé depuis plus d'un an, le Secteur de Modernisation du Paysanat N° 12.

L'Azarar de Skoura

Le vocable de plaine est, en fait, impropre à cette vaste dépression, en grande partie couverte encore de végétation sauvage : thym, jujubiers, genévriers, buis des Baléares qui, à l'automne, pare les rochers d'une belle teinte rousse. La plaine, ou plutôt l'Azarar de Skoura, est en réalité un plateau coupé de ravins et bossué de mamelons mouchetés d'arbustes gris sombre. L'Azarar a des assises géologiques diverses et des terrains de nature extrêmement variable. Calcaires et marnes voisinent avec des parcelles d'origine alluvionnaire. Là ce sont des marnes de faible valeur agricole, avec quelques plateaux argileux, ici ce sont des sols marneux très profonds ou gréseux, recouverts d'éclats de roches d'une teinte généralement très claire. Quelques parcelles pourtant présentent d'excellentes qualités physiques qui les apparentent aux meilleurs hamris. Ces parcelles, pour la plupart, sont déjà cultivées par les gens de l'Azarar, principalement le long du Guigou où les cultures de dimensions très restreintes se mêlent aux vieilles oliveraies.

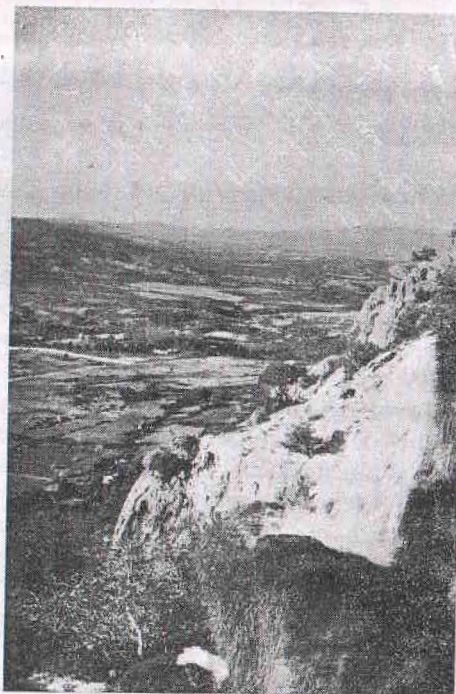
Nous sommes à une altitude variant entre 900 et 1.000 mètres. Le climat est doux et très sec, comme nous avons pu nous en rendre compte au cours de cet automne où les saints marabouts de la vallée du Guigou recueillaient les doléances et les supplications des fellahs inquiets de ne pas voir de pluie. L'Azarar n'est ouvert qu'au vent de nord-est et le système montagneux arrête les nuées sur sa périphérie. L'Azarar serait en grande partie voué à la stérilité du désert, si des ruisseaux généreux ne coulaient en grand nombre du Tichoukt, et si les possibilités d'irrigation n'étaient très vastes. Comme en beaucoup d'endroits, le pro-

blème de l'eau est ici primordial et a de tous temps préoccupé les gens de Skoura. Nous verrons plus loin que c'est le premier problème qu'on s'est attaché à résoudre, et l'effort considérable qui en est résulté.

Le Guigou, qui traverse le Secteur du sud-ouest au nord-est, est l'artère maîtresse de ce grand corps qui ne demande qu'à vivre, pourvu qu'on lui donne la sève qu'il attend depuis toujours. Son débit est naturellement variable selon les saisons, grossissant démesurément aux pluies d'automne et de printemps et à la fonte des neiges. Tout le long de son cours, encaissé parfois dans des gorges étroites, de nombreuses sources lui apportent leur tribut. De 1.500 litres-seconde à l'étiage de septembre, son débit peut s'enfler au moment des crues les plus fortes jusqu'à 40.000 litres. C'est dire que ses brusques et fougueux gonflements sont toujours à redouter.

Au pied du Tichoukt, une plate-forme assez vaste domine l'Azarar. Du poste de la Légion ruiné et qui rappelle que tout n'a jamais été très aisé pour nous dans cette région, la vue sur le plateau est magnifique. Au premier plan, le poste des A.I., entouré de peupliers, avec ses jardins et ses pépinières ; plus loin, et déjà juchés sur les premiers renflements du Taboujbert, les deux villages de Skoura Blanche et de Skoura Rouge qui tirent leur nom de la couleur de leurs maisons, et trois taches blanches qui sont les marabouts de Sidi Saïd, Sidi Mohand et Sidi Brahim, véritables bornes à la limite du pays arabisé et du Tichoukt berbère. A gauche, le Tichoukt et la vallée du Guigou que nous avons parcourue tout à l'heure ; tout à fait sur la droite, enfin, l'étendue apparemment plate de l'Azarar, moucheté de milliers d'arbustes sauvages où le défrichement du S.M.P. ouvre déjà de grandes plaques claires. A cette distance, à peine aperçoit-on les premières constructions du futur village de Sidi Mayo, centre vital du Secteur. De belles pistes sillonnent ce tapis où les teintes sombres, le blanc de la craie et le

roux, rappellent les coloris sévères des tapis Marmoucha.



L'étendue, apparemment plate de l'Azarar

Cette plate-forme est le plateau de Taddout. Le pourtour en est à pic. Le ruisseau qui vient de la montagne se partage et s'abîme du haut en bas de la falaise en trois cascades verticales de plus de cent mètres de hauteur, trois cascades qui, vues de Skoura ressemblent à trois lames d'argent dans leurs fourreaux de verdure. Lorsque nous aurons ajouté aux charmes de cette région le calme magnifique de la montagne, ce grand silence que trouble seul le murmure perpétuel de l'eau vive tombant de rocher en rocher, nous en aurons assez dit sur les beautés de Skoura. La nature

y offre à l'homme une matière magnifique. A lui d'y ajouter ce qui lui manque encore pour la rendre parfaitement séduisante : la prospérité.

Les Aït Serhrouchen

La nature a fait les hommes à son image. Sur ce fond de montagnes farouches, nous admirons le visage de l'homme qui est devant nous et qui porte sur ses traits la noblesse du Tichoukt natal. Il appartient à l'une des plus fameuses et des plus intéressantes confédérations du Maroc berbère. C'est un Serhroucheni de Sidi Ali. Goumier pendant la dernière guerre, il a, comme ses frères de race, donné largement la mesure de son héroïsme et de sa fidélité au cours des campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne. Il est de ceux que nous avons tant de fois admirés, chaussés de naïls, vêtus de la djellaba brune, coiffés de la rezza noire et portant sur l'épaule le fusil-mitrailleur. Sur les champs de bataille si éloignés de son pays natal, il a montré ses qualités exceptionnelles de guerrier. Il fut tel qu'étaient ses aïeux dans leur montagne, méprisant la mort, sensible à la griserie de la poudre. Il est né au milieu des coups de feu, il a été élevé à la mode spartiate dans un creux de rocher, habitué au froid, à la fatigue et à la faim. Ses parents étaient des pillards, coupeurs de routes, coupeurs de têtes, maquisards nés, connaissant les moindres recoins de la montagne, ses replis, ses cavernes, ses ravins, méditant toujours quelque expédition fructueuse ou quelque vengeance, qui les amenait jadis à l'extermination de familles entières. Ils défendaient leur vie envers et contre tout.

Après la pacification, un officier français les décrivait « patients derrière leur parpaing, avec quelques kesseras dans le capuchon de leur burnous, en haillons par les froids les plus rudes, luttant jusqu'à la dernière cartouche dans un pays tourmenté de chaos

impossibles, se déplaçant à la vitesse de l'éclair, ou bien, dissimulés derrière un rocher dont la teinte est celle de leurs haillons sales, impossibles à découvrir à longue distance. »

Ces hommes ont infligé autrefois à nos groupes mobiles des pertes considérables, puis, la pacification venue, ils nous ont apporté l'inestimable tribut de leur courage exceptionnel et de leur fidélité à toute épreuve. Après avoir contribué à la gloire des nôtres en leur imposant un adversaire infatigable et courageux, ils y ont encore ajouté en combattant à leurs côtés. Qu'allaient devenir ces hommes, la guerre finie ? Et comment trouveraient-ils la récompense qui leur est due ? La réponse est aujourd'hui à Skoura.

L'homme qui est devant nous porte sur son visage basané, fin et régulier, toutes les séductions de sa race : la franchise du regard, le charme d'un sourire qui découvre de magnifiques dents blanches tranchant sur un collier de barbe noire. Il est vêtu simplement et proprement. Tout à l'heure, la djellaba relevée jusqu'au genou, il piétinait son linge dans une vasque d'eau claire. Nous ne savons exactement quelles fonctions il exerce ici depuis sa libération des goums, mais aucun costume, aucune besogne, ne peut lui enlever sa noblesse. Elle va d'ailleurs chercher ses origines très loin dans le temps. Après avoir vu ou conquis tant de terres étrangères, il est revenu tout naturellement au pied de ce hautain Tichoukt qui est depuis plus de quatre siècles le berceau de sa tribu. Il a dans les veines le sang des Chorfas.

Cela se perd dans les rameaux innombrables d'un arbre généalogique compliqué, mais il sait que lui et ses frères de race sont de la même famille, de lointains descendants de Moulay Ali ben Ameer qui lui-même, à travers sept générations, était issu de Ben Lhassen, fils de Fatima, la fille du Prophète et d'Ali.

En 1500, Moulay Ali ben Ameer est venu s'établir aux environs de Bou Denib pour y fonder la

tribu et, il y a plus de 250 ans de cela, deux de ses descendants se fixèrent sur le Tichoukt qui est le berceau des Aït Serhrouchen. Le premier, Moulay Hamou ben Yabia, s'établit à Taddout, sur le plateau aux cascades, et y fonda la tribu qui porte son nom. Son frère, Ali, fonda à El Mers les Aït Serhrouchen de Sidi Ali qui vivent encore près du tombeau de leur ancêtre. Il eut cinq fils qui donnèrent naissance à cinq tribus différentes qui s'établirent sur le Tichoukt.

Les quatre aînés étaient trop faibles pour s'opposer aux tribus arabes de la région et leur descendance finit par être absorbée. Le cinquième, par contre, M'Hamed, eut neuf fils qui fondèrent neuf tribus, source de la puissance des Aït Serhrouchen. Ils furent assez forts pour remplacer dans la montagne les tribus arabes qui s'étaient opposées à leurs oncles. Redoutables, mais pauvres, ne vivant que de la guerre et du produit de leurs troupeaux, ne possédant pas le moindre terrain de culture dans cette montagne rocheuse d'où ils ne descendaient qu'au prix de combats sanglants contre leurs voisins Aït Youssi et Marmoucha chargés par le Maghzen de la police des marches au sud de Fès, leurs exploits remplissent les annales du pays.

Il y a une soixantaine d'années, les Aït Serhrouchen étaient la tribu la plus pauvre et la plus sauvage de tout l'Empire. Ils étaient obligés de payer tribut aux gens de la plaine chez qui ils devaient mener leurs troupeaux pour l'hivernage. Les exactions des Aït Youssi installés dans la vallée du Guigou (et qui devaient leur aliéner le soutien du Maghzen) furent le début pour les Aït Serhrouchen d'une éclatante revanche. Trente années durant, leur suprématie ne fit que croître, et ils poussèrent l'audace jusqu'à descendre sous les murs de Fès. Les Aït Youssi ne cessaient de leur céder du terrain, et seule notre intervention évita à ces derniers les malheurs de l'esclavage.

Insoumis, les Aït Serhrouchen furent refoulés par

nos colonnes sur leurs anciens territoires où la vie semblait à priori impossible. Leur fierté et leur amour de la liberté leur fit pourtant surmonter les souffrances et les privations de plusieurs hivers avant qu'ils consentissent à faire leur soumission et qu'ils acceptassent d'être désarmés, ce qui était bien la peine la plus lourde qu'on pût leur infliger. Mais pour arriver à ce résultat, il avait fallu soutenir contre eux de terribles combats. Un cimetière de la Légion, près de la limite du S.M.P. de Skoura et une stèle, non loin du poste, en perpétuent le souvenir. Ces combats durèrent quatre ans, et ce n'est que le 26 juin 1926 que le drapeau français put être hissé sur le plus haut sommet du Tichoukt.

Au moment où l'action de la France aura donné à l'Azarar de Skoura une prospérité qu'il n'a jamais connue, il ne sera pas inutile de rappeler que le sang des nôtres y a coulé en abondance.

Les Aït Sidi Saïd

La réputation guerrière des Aït Sidi Saïd que nous avons trouvés établis à Skoura est, elle aussi, bien établie, mais plutôt en raison des combats qu'ils durent livrer aux Aït Serhrouchen. Le fondateur Sidi Saïd, dont le tombeau est à Skoura, était originaire de Casbah M'Goum. Il fit des études à Taza, à Tahala et à Médiouna, puis vint s'établir comme fqih chez les Ahl Skoura, dans le village qui porte encore leur nom. Les Ahl Skoura venus probablement du Dadès, avaient, en l'an 900 de l'hégire chassé de la région la tribu arabe des Beni Abbed. Il y a un peu plus de deux cents ans, une épidémie effroyable les fit disparaître presque complètement. En 1930, on ne comptait plus guère chez les Ahl Skoura qu'une dizaine de familles.

Par contre, Sidi Saïd avait fait souche et aujour-

d'hui, les Aït Sidi Saïd groupent environ 200 familles dans les casbahs de Skoura.

Plus favorisés que les Aït Serhrouchen par le climat des vallées, ils demeurèrent constamment dans le pays, et sont sédentaires. C'est chez eux que les Aït Serhrouchen venaient faire paître leurs troupeaux faméliques lorsque l'hiver rendait la montagne intenable ; c'est chez eux que, pendant les périodes plus clémentes, les farouches maquisards effectuaient des descentes meurtrières, récupérant à coups de fusil le tribut qu'ils avaient dû verser pendant la mauvaise saison. Des traces de cette lutte perpétuelle sont encore visibles en plusieurs endroits où s'élèvent des vestiges de fortifications. Dans un ravin au débouché de la vallée du Guigou, on a trouvé entre autres les restes d'une carrière de soufre, de plâtre et de salpêtre, qui devait être précieuse aux possesseurs d'armes à feu qui, d'ailleurs, avaient édifié à proximité un fortin pour sa défense.

Il n'est pas surprenant dans ces conditions, qu'une sourde animosité oppose encore les uns et les autres, les montagnards professant un profond mépris pour ces cultivateurs de jardins favorisés de la nature, les gens de l'Azarar ayant le même mépris et de vieilles rancunes contre ces prestigieux hors-la-loi.

Mais les travaux pacifiques commandent le rapprochement et l'oubli des anciennes querelles. Ce résultat n'est pas le moindre de ceux que nous avons obtenus à Skoura.

L'Installation du Secteur de Modernisation

L'installation du Secteur de Modernisation du Paysanat posait donc à la fois un problème juridique et un problème humain. Il fallait respecter les droits de propriété des Aït Sidi Saïd et tenir compte des

droits historiques des Aït Serhrouchen dont le Tichoukt est le berceau. La valeur et les qualités exceptionnelles des Aït Serhrouchen méritaient d'autre part qu'on réparât l'injustice de la nature qui en a fait de tous temps des guerriers déshérités, sans un lopin de cette terre qu'avaient choisie leurs ancêtres.

D'ailleurs, la demi-famine de 1945, aggravée encore par la traditionnelle imprévoyance des indigènes, devait contribuer pour beaucoup au rapprochement des anciens adversaires. L'Azarar de Skoura, à peu près abandonné à lui-même, n'était pas en mesure d'assurer la subsistance des 10.000 âmes qui le peuplaient. Sans doute quelques familles des Aït Sidi Saïd étaient-elles très aisées, mais la majorité des autres étaient fort pauvres. Personne n'avait les moyens de faire quelque chose pour la mise en valeur de cet immense domaine, et personne même ne se souciait de faire un effort.

Les années de sécheresse se succédaient et il fallait à tout prix envisager les moyens de tirer parti des ressources en eau du Tichoukt et du Guigou. Déjà, en 1925, le capitaine Leblanc, chef du bureau de Skoura, avait projeté une politique d'irrigation. Vingt ans plus tard, le capitaine Lucasseau, commandant la circonscription de Boulemane, reprenait ce projet et demandait au Génie Rural d'étudier l'irrigation de 5.000 hectares de l'Azarar. Une séquia longue de quinze kilomètres, à flanc de montagne, aurait enfin permis à ce champ de bataille de devenir un élément de richesse. Le Génie Rural se mit à l'œuvre. Un élan de bonne volonté fit ébaucher l'ouvrage... les vieilles querelles le firent avorter.

La terrible année 1945 donna un regain d'actualité à l'affaire, et les tribus se rendirent compte qu'il fallait à tout prix faire quelque chose. Les autorités de contrôle trouvèrent alors un auxiliaire précieux en la personne du caïd Saïd ou Mohand, ancien amrhar de guerre, depuis longtemps chef incontesté

de la montagne. Saïd ou Mohand était, au temps de la dissidence, avec Sidi Raho, l'âme de la résistance. Son passé de vieux guerrier lui vaut un grand prestige parmi ses administrés. Il sait que l'œuvre de modernisation doit apporter le bien-être aux anciens militaires et aux nécessiteux de son commandement. L'installation du Secteur de Skoura doit beaucoup à son autorité et à son esprit très ouvert.

C'est sous son impulsion que, dès les premiers mois de 1946, les djemaas des cinq douars de l'Azarar prirent d'importantes décisions quant à la question, délicate entre toutes, comme on l'imagine, de l'attribution des terres.

Le problème juridique se trouva réglé par une espèce de jugement de Salomon : la moitié du périmètre irrigué restait aux Aït Sidi Saïd, collectivité propriétaire ; l'autre moitié revenait au Maghzen, en échange de travaux effectués pour la mise en valeur, à charge pour le Maghzen de recaser les anciens militaires Aït Serhrouchen seulement. Cette moitié comprenait surtout les terrains de la zone forestière. De plus, les terrains de l'Azarar, collectif non délimité, dont les parcelles de labour avaient été concédées aux notables ayant seuls les moyens de les cultiver, étaient réunis en commun dans l'indivision pour un partage égal et équitable. Le problème humain posé par le sort des militaires Aït Serhrouchen se trouvait ainsi résolu en même temps que le problème juridique. Le problème technique, par contre, était loin de l'être.

Comment trouver les moyens de réaliser un tel travail de mise en valeur immédiate dans une région aussi ingrate ? La Société Indigène de Prévoyance du Cercle était hors d'état de prêter la somme nécessaire, fût-ce pour l'achat d'un seul tracteur. La formule du S.M.P. pouvait seule fournir les crédits, les techniciens et les machines nécessaires. L'importante contribution

du Maghzen aux travaux d'irrigation de l'Azarar devait emporter l'adhésion des djemaas à l'acceptation des méthodes modernes, pourvu qu'elles fussent respectueuses de la tradition et de la coutume. Il fut entendu qu'un cinquième du produit de la future exploitation serait réparti entre les collectivités propriétaires et les anciens militaires, le reste étant consacré aux frais d'équipement et d'exploitation, à la rétribution des ouvriers, etc...

C'est ainsi qu'après accord avec les services forestiers, la machine s'installa à Skoura. Au mois de juin 1946, le S.M.P. N° 12 était créé. Son sort dépendait de sa direction. Elle fut confiée à un homme dont le dynamisme et la compétence n'ont fait que se confirmer.

Le rôle de la Djemaa

Ce qui précède nous a montré le rôle important de la djemaa. Rien dans ce pays où les particularismes sont très accentués, où la fierté de la race est très marquée, où l'intelligence, la malice et l'ardent amour de la liberté du peuple berbère, sont des facteurs qui entrent en jeu à propos de toute réforme, rien ne peut se faire sans l'assentiment des principaux représentants élus des douars ou des tribus réunis en djemaa. Les gens qui s'imaginent qu'en pays berbère, il suffit de donner un ordre et qu'il suffit d'user de contrainte pour que cet ordre soit exécuté, se trompent. Une seule volonté est toute puissante : celle de la djemaa. Rien ne peut se faire de sûr et de durable sans elle.

Il ne s'agit pas, loin de là, d'une sorte « d'assemblée-croupion ». Si le prestige d'un chef y joue, il s'en faut de beaucoup pour que ce chef soit pour cela omnipotent. Son autorité est d'ailleurs fonction de sa connaissance des administrés, de leurs besoins et de leur coutume. Les gens qui composent la djemaa

parlent haut et en toute liberté. Il leur arrive même souvent de parler très haut et très librement. Chacun développe son point de vue et celui de ses mandants selon son caractère et selon sa notion du bien public. La djemaa perpétue en pays berbère l'antique notion de la démocratie. Son enseignement est riche. Pour nous Occidentaux qui avons franchi à peu près toutes les étapes de la démocratie, qui sommes passés, comme l'aurait dit Péguy, depuis longtemps de la mystique à la politique, ce rappel des vieux principes démocratiques que nous offre la djemaa berbère, donne à réfléchir.

Nous avons affaire avec des gens intelligents et conscients de leur valeur, des gens qui, dans le cas des Aït Serhrouchen, sont sortis de leur montagne, sont entrés en contact avec le monde européen, se sont en un mot émancipés, mais sans perdre toutefois le sens de leurs institutions traditionnelles. Ils ont une claire notion de leurs intérêts. La plupart, par exemple, ont compris tous les avantages qu'ils peuvent tirer de la modernisation qu'on leur propose. Aucun d'entre eux n'a esquissé un geste de méfiance devant la véritable révolution pacifique qui lui était proposée. Beaucoup même ont envisagé cette perspective avec un réel enthousiasme. Mais s'ils y ont souscrit, c'est de leur plein gré. S'ils avaient jugé que la chose pût être préjudiciable à leurs intérêts ou simplement à leurs traditions, ils l'auraient obstinément rejetée et il eût été impossible de la leur imposer.

La djemaa est leur moyen coutumier d'expression. Ses décisions sont sans appel et, de ce fait, l'appui qu'elle donne à toute initiative est considérable. Les djemaas des douars ou des fractions, sont consultées par l'autorité de contrôle pour les travaux d'utilité publique, les constructions, la petite hydraulique. S'agit-il de délimiter un souk ou de tracer un chemin ? Non seulement la djemaa donne son accord, mais elle se rend sur place avec l'autorité de contrôle et l'on procède à l'opération avec son concours, dans les règles

de l'art. Il va sans dire que les questions d'intérêt plus général comme la modification d'un point de coutume, ou la solution d'un problème d'économie générale, nécessitent une démarche à l'échelon supérieur. On sollicite alors l'adhésion de la djemaa de tribu, composée d'autant de membres qu'il y a de fractions.

L'installation et le développement du Secteur de Modernisation de Skoura n'a pas échappé à cette règle d'or. Tout ce qui intéresse la mise en valeur de l'Azarar, sur le plan général, bien entendu, reçoit l'approbation de la djemaa, approbation qui est aussi un soutien.

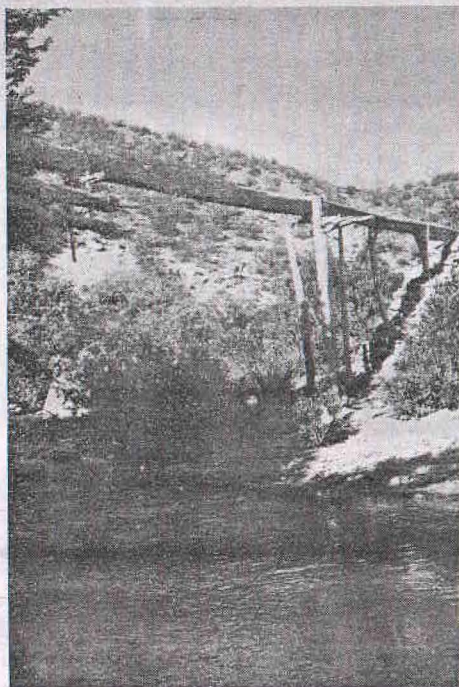
Ceci pose évidemment comme corollaire une collaboration étroite entre la direction du S.M.P. et les autorités de contrôle qui ont l'audience des djemaas. L'expérience a prouvé que la nécessité de cette collaboration était manifeste, tant du point de vue pratique que du point de vue politique. Et si quelques frictions, très superficielles, d'ailleurs, ont pu se produire, une juste compréhension des attributions et de l'expérience de chacun les a très rapidement atténuées.

La séguia

Voici donc le pays et ses gens. Résumons-nous avant d'aborder le gros œuvre : cinq douars répartis dans l'Azarar de Skoura, des familles disséminées dans la plaine et dans la montagne, quelques-unes aisées, la plupart sans moyens, vivant de peu au jour le jour, dix mille âmes, des troupeaux de chèvres qui font le désespoir des forestiers, quelques moutons, quelques hectares cultivés, des milliers d'autres couverts depuis des temps immémoriaux d'une végétation omnipotente, des terres sèches. Des hommes pauvres dans un pays riche. La guerre régnait ici en maîtresse, mais le temps des guérillas est révolu. Un espoir nouveau point à l'horizon de ce peuple aussi déshérité que

valeureux. Cet espoir, depuis un mois, a pris une forme visible. Tout le peuple de l'Azarar l'a vu avec émerveillement. C'est qu'il effaçait un très vieux souci. Cette forme visible, c'était la Séguia...

Lorsque le 14 novembre dernier, tous les notables des tribus et des douars, accompagnés des chefs de la Circonscription de Boulemane et du poste de Skoura, et des techniciens du S.M.P., se rendirent à l'endroit



Là où un rustique aqueduc de bois témoigne encore d'efforts dérisoires

où l'oued Guigou sort de la vallée au pied du Tichoukt et débouche dans le dégagement de Skoura, là où un rustique aqueduc de bois témoigne encore d'efforts dérisoires pour asservir les eaux tumultueuses, c'était

pour assister à un événement considérable, réellement le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de ce pays.

C'était un vendredi, et dans le ciel désespérément bleu régnait un soleil implacable, malgré la saison avancée. Déjà les labours se desséchaient et les grains attendaient dans les sillons la pluie problématique. Dans tous les villages, à Taferdoust comme à Taghrout comme à Skoura, des théories de suppliants se rendaient aux marabouts pour y implorer l'intercession des saints. A défaut de l'eau du ciel, pourtant, celle de la terre était là, inutilisée. Ce jour-là, on mettait en eau les premiers kilomètres de la séguia, cet immense canal où trois cents ouvriers travaillent depuis dix-huit mois, et qui court à flanc de montagne sur une distance qui atteindra, l'ouvrage terminé, vingt-cinq kilomètres. Toute la prospérité du pays dépend de ce bel ouvrage bétonné, cette tranchée d'un mètre de profondeur sur deux de large. Et chacun était impatient d'y voir enfin courir les eaux du Guigou.

Cela se fit avec un cérémonial d'où le mouton rituel n'était pas exclu, en tête de séguia, au pied de hautes falaises rocheuses qui surplombent l'oued. Devant tous les notables assemblés, quelqu'un sacrifia la bête sur le béton encore sec du lit de la séguia, et les parois furent marqués du sang de l'animal, pendant que l'assistance implorait la bienveillance divine sur l'œuvre qui voyait le jour. Et l'aspect religieux de cette modeste cérémonie suffisait à souligner le prix que tous y attachaient.

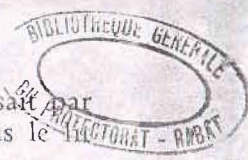
Le geste propitiatoire accompli, quelques coups de pioche livrèrent passage aux eaux du Guigou. Le flot s'engagea lentement sur le béton, balaya doucement le sang de la victime qui flotta un moment sur l'eau jaune en mousse rougeâtre. Le flot se fit plus pressé et prit résolument sa nouvelle voie. Du bord du canal, on suivait la première vague. Elle aborda le barrage, se jeta dans le déversoir, passa les vannes,

s'engagea sur le lit rocheux. Au premier tournant, tout l'horizon de la plaine de Skoura s'ouvrit devant elle...



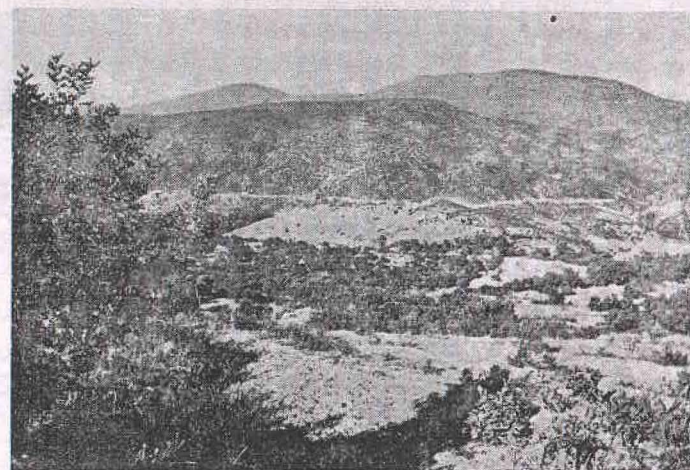
Le flot s'engagea lentement sur le béton

A vingt mètres en contre-bas, la rivière continuait de murmurer, et chacun regardait comme une révélation la trace humide que laissait sur les rochers l'eau détournée. Depuis vingt ans, on parlait de cette séguia et personne ne voulait plus y croire. Ce jour-là, enfin, elle existait. Dix-huit mois de travail trouvaient leur salaire. La joie de tous était fort légitime et elle n'était pas moindre chez ceux qui avaient tracé et creusé le canal, que chez ceux qui devaient en bénéficier. Le flot s'arrêta enfin à la limite des travaux en cours et,



le soir, ayant achevé sa démonstration, il passa par dessus bord et retournait provisoirement dans le lit de la rivière.

Du plateau de Taddout, la séguia est un mince filet blanc qui prend naissance au pied d'un pignon pyramidal coiffé des ruines d'un poste, court au flanc des premières éminences du Taboujbert et en épouse



La séguia est un mince filet blanc qui court au flanc des premières éminences

tous les contours. Cela ressemble tout au plus à une piste muletière. Une curieuse illusion d'optique fait croire que la pente du canal est à contre-sens, ce qui fait dire aux bonnes langues des environs que la séguia de Skoura « remonte ». L'expérience se chargera de leur prouver le contraire. En fait, lorsque l'ouvrage sera complètement terminé, l'arrivée de la séguia sera à près de quarante mètres au-dessous de l'origine.

De près, c'est autre chose. C'est une voie ouverte dans le rocher qui, en plusieurs endroits est à pic. Il a fallu pour cela décrocher à la mine, au marteau-

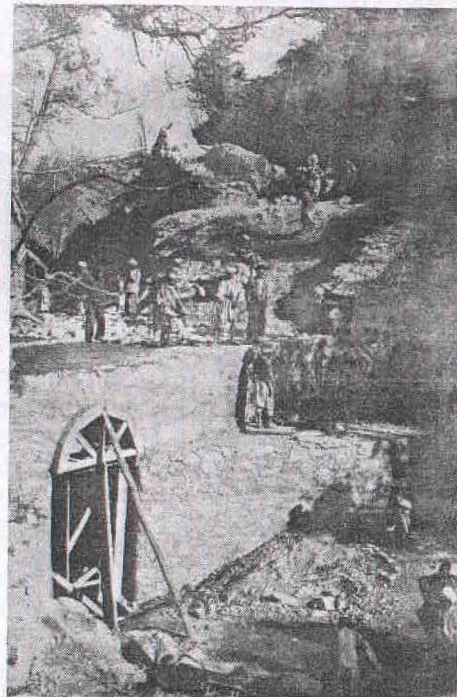
piqueur ou tout bonnement à la pioche, des centaines de milliers de tonnes de roche ; il a fallu construire des coudes de maçonnerie, des ponceaux sur le lit des torrents qui, au moment des orages, balayent ordinairement tout ce qui se trouve sur leur passage ; il a fallu consolider la falaise partout où elle était « pourrie », parer aux effondrements. Il a fallu sur-



C'est une voie ouverte dans le rocher

tout suivre un tracé implacable, un nivellement qui n'admettait aucune dérogation, descendre d'un mètre cinquante sur un kilomètre, quel que soit l'obstacle. A cet égard, l'œuvre des techniciens du Génie Rural qui ont fait ce tracé est digne d'admiration.

Un travail de Romain, pense-t-on, et, si l'on y réfléchit bien, l'expression convient parfaitement.



Il a fallu construire des ponceaux sur le lit des torrents

Quelqu'un à qui nous disions qu'en dehors du chef de travaux, il était vain de chercher un seul Européen sur le chantier, nous a regardé avec un sourire sceptique : « Alors, c'est une entreprise de travaux forcés ? On emploie là-bas d'anciens militaires et la discipline joue, comme au régiment... » Cet homme avait une aussi piètre opinion de son pays que du peuple berbère. La vérité est que si le kilomètre de séguia coûte un million, ce n'est certainement pas parce que les ouvriers y travaillent gratuitement ; c'est

aussi que si le Serhroucheni, que personne n'a jamais pu réduire en esclavage, se livre à cette formidable besogne, c'est qu'il a conscience des avantages que lui et ses frères en retireront. Peut-être après tout serait-il sage d'organiser des voyages touristiques à l'usage de ceux qui portent des jugements définitifs sur les affaires et les gens de ce pays, sans même le connaître...

Tout le succès de l'entreprise de valorisation de l'Azarar de Skoura est donc subordonné à l'achèvement de cet important canal d'irrigation dont le gros œuvre était en ce mois de novembre, achevé sur onze kilomètres. On escompte ainsi que dès le mois de mars prochain deux cents hectares pourront être irrigués. Mais ce sont des milliers d'hectares qui en bénéficieront lorsque la séguia sera complètement achevée. Rien ne montre mieux, d'ailleurs, l'importance de ce travail, que les infructueux essais de culture qui ont été tentés au cours de la campagne 1946-47 dans les premiers hectares défrichés par le S.M.P. Il fut impossible de tirer quoi que soit d'une terre qui n'était que poussière et le chergui acheva le mal que la sécheresse avait fait.

De toute façon, quels que soient les efforts que cet ouvrage exige et les crédits qu'il nécessite, il est clair que l'affaire est rentable puisqu'elle est à la base même de la prospérité de toute une région. Et seul le S.M.P. a les moyens d'atteindre ce but.

Une séguia du temps jadis

Cette séguia donne une solution définitive à un problème d'irrigation que, depuis très longtemps connaissaient les gens de Skoura. Nous avons sous les yeux un rapport manuscrit qui date de janvier 1931, mais dont l'auteur est inconnu. Sans doute s'agissait-il d'un officier des Affaires Indigènes. L'auteur rapporte avec beaucoup de détails qu'il a relevé sur la rive droite du Guigou, la rive à l'opposé de celle qui porte la

séguia actuelle, les restes d'une canalisation en maçonnerie, présentant un lit de mortier à la chaux, lisse et régulier. Cette maçonnerie était accolée à la paroi rocheuse qui tombe dans l'oued. Elle avait pour support un remblai de pierres.

Le Guigou est, à cet endroit, très encaissé entre de hautes falaises rocheuses et, comme il est sujet à des crues violentes, des pans entiers de rochers se sont écroulés dans le lit de la rivière.

Il ne restait à cette époque que deux petits tronçons de cette canalisation. Celui qui était situé en amont était à peine long d'un mètre, et à une hauteur approximative de 3 m. 50 au dessus de l'oued. Le tronçon qui se trouvait en aval avait environ quatre mètres de long et semblait un peu moins haut que le premier au-dessus de l'eau, ce qui fait penser qu'il était la suite du premier. Ces deux tronçons se trouvaient à environ huit cents mètres l'un de l'autre. L'ouvrage devait donc avoir une certaine importance, mais par suite du bouleversement des rives, il était impossible de situer le départ et l'arrivée de la séguia que les indigènes appelaient encore Séguia Néçara. Il est possible que cette séguia n'ait pas été destinée à canaliser l'eau du Guigou, mais celle d'une source qui se trouve à proximité de la tête de séguia actuelle et qui porte le nom de Sidi Salah. Source assez étrange d'ailleurs par la coloration rouge de ses eaux, dont il n'a pas été possible jusqu'à présent de déceler l'origine et la composition.

Bien que cela nous écarte un peu de notre sujet, un rapprochement est à faire avec ce que rapporte d'autre part notre auteur anonyme. Il parle du pont sur le M'Dez, affluent du Guigou, hors des limites du S.M.P., un des ouvrages les plus intéressants de la région, tant par sa situation et son ancienneté, que par les services qu'il rend. Les avis, dit-il, sont partagés sur son origine. Les Aït Serhrouchen disent qu'il a été construit par des chrétiens il y a des siècles. Il serait,

selon eux, de construction portugaise. D'autres veulent qu'il ait été construit par Sidi Yahia, un puissant chérif enterré aux environs. Enfin, une autre version qui paraît la plus raisonnable, l'attribue à un colonel du Génie français ayant quitté la France en 1848 et servant dans les meballas du Sultan. Dans ce cas, il n'est pas interdit de penser que ce colonel du Génie n'a pas borné son activité dans la région de Skoura à la construction d'un pont, mais qu'il a pu présider aussi à la construction de la séguia dont les restes étaient encore visibles il y a une quinzaine d'années.

Mais ceci n'ajoute rien de plus qu'un détail pittoresque à l'histoire de la séguia de Skoura.

Visite du S. M. P.

Voyons maintenant la terre. De la terrasse du poste où sont installées provisoirement la direction du S.M.P. et l'infirmerie, la vue est complète sur l'étendue de l'Azarar. Voici, tout près, les deux Skoura, puis, en contre-bas, le long de l'oued, la vieille oliveraie de la tribu. Douze mille pieds assez vieux. Il paraît qu'on n'a pas planté d'oliviers ici depuis vingt ans. La fraction de Skoura se contentait jadis de tirer revenu de ces arbres. Mais les propriétaires des oliviers ne possédaient pas le sol. Ces arbres étaient seuls l'objet de leur sollicitude. Quant à la terre, on ne s'en occupait aucunement. L'enrichir aurait enrichi le bien du voisin. Aussi, la terre n'a-t-elle jamais été fumée. Les oliviers poussaient tant bien de mal et la qualité des fruits en est devenue très médiocre. La régénération de cette oliveraie et des méthodes rationnelles d'entretien, sont un des objectifs de l'expérience actuelle. Déjà, l'autorité de contrôle de Skoura a constitué une fort belle pépinière de trente mille plants qui seront répartis entre les propriétaires d'oliveraies et le S.M.P., car celui-ci ne porte pas seulement son

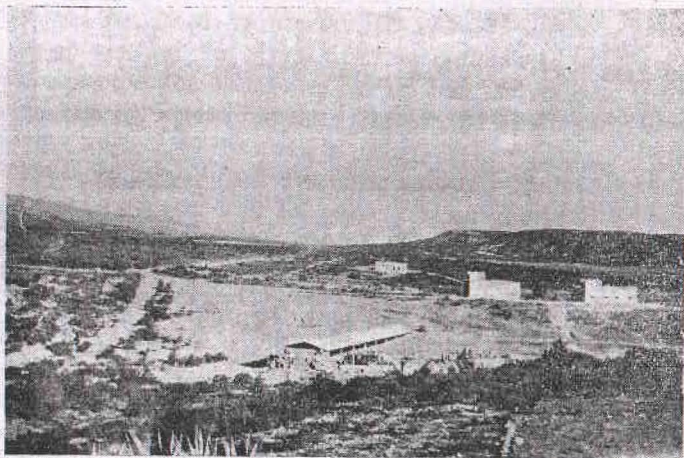
effort sur les cultures céréalières, mais aussi sur l'acclimatation d'arbres fruitiers et le maraîchage.

Du poste des A.I., une bonne piste descend en lacets au flanc de la montagne, et s'enfonce sous les vieux oliviers, traversant çà et là un épais tapis de poussière blanche qui révèle un gisement de plâtre. Un pont sur le Guigou et c'est le souk de Skoura qu'un patient effort fait revivre. Les boutiques en ont été construites récemment sur trois côtés d'un vaste quadrilatère. Le vendredi une foule assez dense s'y presse déjà. Deux des échoppes sont réservées au S.M.P. qui y vendra ses produits. Mais ce n'est encore qu'une vue d'avenir.

Pour le moment, les hommes se battent avec le bled ingrat que nous allons aborder, après une visite à Sidi Mayo, village futur, au centre de l'Azarar. Sidi Mayo fait partie d'un plan de masse destiné à satisfaire aux besoins de la population et aux nécessités de l'exploitation du Secteur. Sidi Mayo, ce n'est encore, sur une éminence, que quelques constructions très simples pour le logement du personnel. Leur silhouette a été harmonisée avec le cadre et rappelle celle des ksour. Rien de révolutionnaire dans ces constructions, rien en tous cas qui puisse dépayser l'homme de l'Azarar et lui faire penser qu'on tente d'implanter ici un mode de vie étranger à ses coutumes. Le détail paraît futile, mais a son importance. Il est d'ordre psychologique. L'un des buts à atteindre est de sédentariser ces nomades d'autrefois. Il est essentiel, dans ces conditions de respecter, au moins en apparence, les formes qui sont familières à leur regard et qui s'accordent avec l'aspect général de leur pays d'élection.

Sidi Mayo n'est pas un village champignon. Il n'a été construit jusqu'à présent que le strict nécessaire. On achève l'école, l'infirmerie, les hangars, les étables. La réalisation du plan de masse viendra après. On n'a pas ici sacrifié la terre au bâtiment. On a pensé avec raison que la prospérité faciliterait plus tard la réalisation des projets d'ordre secondaire. Ce qu'il importe

pour l'instant c'est de tirer la terre de sa séculaire inaction.



Sidi Mayo

On estime que sur les sept mille hectares que compte le Secteur, cinq mille pourront être cultivés, la plupart grâce à l'irrigation. Pour l'instant, la culture ne porte que sur un peu plus de 850 hectares, effort déjà considérable, compte tenu des difficultés de défrichage. Des équipes d'hommes et de femmes y sont employées sans arrêt. Soit dit en passant, l'ardeur des équipes féminines, que ce soit au maniement de la pioche ou à celui de la hache, est étonnante. Curieux spectacle, en vérité, que celui de ces femmes, parées de leurs bijoux et bataillant avec fureur contre la broussaille, les pierres et surtout ces vieux arbustes parasites plongeant l'enchevêtrement de leurs racines à une profondeur qui les rend presque inexpugnables. Quand la main humaine est impuissante à les vaincre, on ceinture les récalcitrants d'une chaîne et le tracteur intervient.

Naturellement, cette terre qui vient d'être défri-

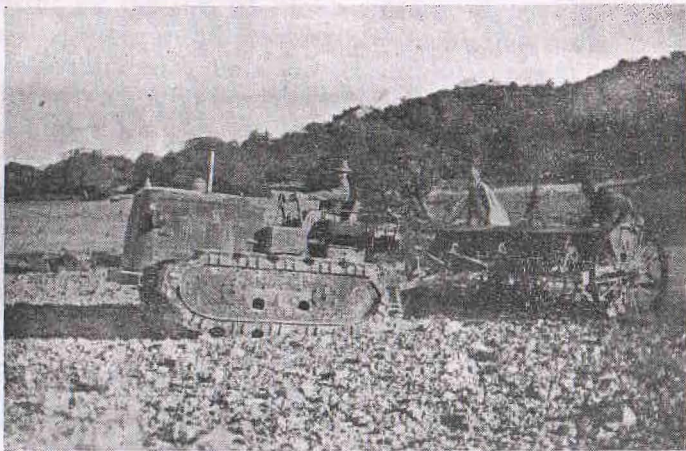
chée n'a jamais vu passer une charrue. Elle est délavée par les pluies et stérilisée. Ce n'est qu'au moyen de labours profonds et répétés qu'on parvient à ramener à la surface la terre cultivable.

Ainsi s'élargissent chaque jour les taches claires sur la grisaille de ce maquis qui, sur une superficie de 3.000 hectares, est du domaine forestier. Le Service des Eaux et Forêts a admis sous certaines conditions la mise en valeur de ces parcelles. Toutes celles qui sont susceptibles d'être irriguées sans risques d'érosion, sont purement déclassées du domaine forestier. Cette partie du territoire de l'Azarar, nous l'avons déjà dit, est spécialement affectée au recasement des anciens militaires de la tribu des Aït Serhrouchen appartenant à des fractions à peu près complètement démunies de terrains de culture. Six cents de nos anciens goumiers seront ainsi recasés et jouiront, sous le régime de la collectivité, de plusieurs milliers d'hectares de bonnes terres irriguées et mises en valeur par le S.M.P., ce qui n'est jamais arrivé à la plupart des fractions des Aït Serhrouchen.

La portée de l'œuvre est donc considérable et les intéressés y souscrivent d'ailleurs entièrement. Nous voyons ces guerriers, ces chercheurs d'aventure, ces nomades, se sédentariser sans effort. Le Serhroucheni, sa femme et ses enfants, sont fidèles aux chantiers où le salaire de la main d'œuvre féminine est égal à celui de la main d'œuvre masculine.

Ici, comme sur la séguia, on cherche vainement un Européen. L'indigène travaille lui-même sa terre, ce qui est encore un moyen de l'y attacher. Le rôle du S.M.P. a consisté d'abord à lui donner la possibilité de posséder ce sol ; il est maintenant de lui donner les directives et lui fournir les moyens mécaniques pour que la fraction toute entière en tire le maximum de profit. Il est impossible de porter un jugement valable sur la Modernisation rurale tant qu'on ignore ce principe, inscrit d'ailleurs dans l'essentiel de sa doc-

trine, que le maximum doit être fait pour le fellah et par le fellah, avec le minimum de personnel français.



Les hommes se battent avec le bled

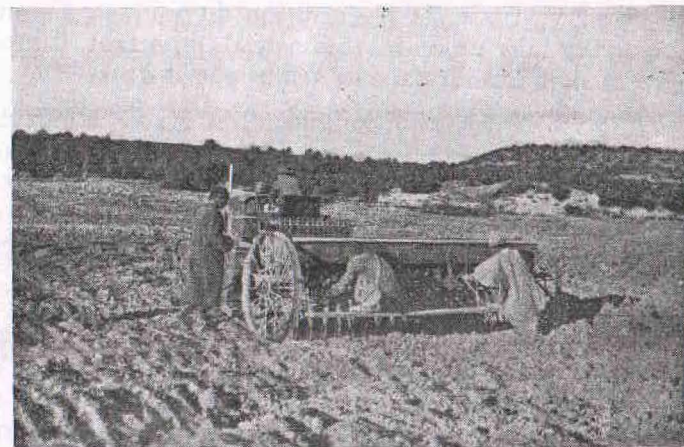
Il semble d'ailleurs que l'application de ce principe ait été, à Skoura, poussé à l'excès. Voici une entreprise de modernisation qui intéresse environ dix mille individus, qui porte sur une superficie de sept mille hectares, et nécessite des travaux annexes importants. Or, le personnel européen comprend en tout et pour tout un directeur de secteur et son adjoint, qui est en même temps chef de culture, un chef de travaux pour les constructions et la séguia, deux mécaniciens pour les cinq tracteurs, les machines, le matériel agricole, les véhicules, les dépannages, un infirmier et une institutrice. Soit en tout sept personnes constituant le personnel de maîtrise européen. C'est peu si l'on considère l'étendue de ce domaine où il faudrait être omniprésent, les dépannages continus qui nécessitent parfois des courses d'une vingtaine de kilomètres, l'inexpérience des ouvriers qui mettent le matériel à rude épreuve, les défaillances des machines, qui, du fait de l'éloignement sont parfois immobilisées pen-

dant plusieurs semaines. Or un tracteur en panne c'est souvent plusieurs centaines d'hectares de labours en souffrance. C'est dire que chacun doit, dans l'accomplissement de sa tâche, faire preuve de qualités professionnelles assez rares et d'une véritable foi.

Orientation des cultures

Outre l'oliveraie ancienne dont nous avons parlé et qui alimentait, il y a quelques années encore, une dizaine de moulins à huile, les cultures traditionnelles de la région sont le blé, l'orge et le maïs. Quant à l'élevage, il ne porte que sur quelques bovins familiaux, quelques moutons, et surtout des chèvres qui ravagent la forêt.

L'orientation des cultures du S.M.P. doit tenir



On espère ensemençer annuellement 1.500 hectares

compte en premier lieu de son éloignement des grands centres. Fès est à plus de cent kilomètres de là, et le chemin le plus court emprunte jusqu'à Annoceur une

mauvaise piste. En raison des frais de transport, il ne faut guère compter vendre à des prix rémunérateurs des produits tels que le lait et certains légumes. Ce qu'il faut, c'est produire sur place les céréales, les légumes et les fruits nécessaires aux habitants du pays (on espère ensemercer annuellement 1.500 hectares de blé dur, de blé tendre et de maïs), produire des fruits et des légumes pour la vente au Maroc, et particulièrement à Fès et à Meknès pendant l'arrière-saison, et même pour l'exportation ; élever des bovins, et refouler les chèvres vers leur habitat normal qui est la steppe alfatière ; prendre en charge ce qui restera de la forêt après le défrichement du secteur englobé, afin de mettre un terme aux déprédations, et d'exploiter rationnellement les futaies ; enfin, créer un centre d'apiculture qui, compte tenu de la flore de la région, doit constituer un appoint sérieux. Les ruches sauvages ont toujours été nombreuses dans la région et le miel était réputé excellent.

Enfin, la régénération du souk de Skoura doit en faire un centre commercial important. L'intérêt est déjà très vif dans les tribus avoisinantes.

Projets qui commenceront à voir le jour dans un avenir assez proche, pourvu que l'année soit favorable. Mais il faudra encore bien des années de peine pour que l'expérience atteigne son plein effet.

L'École

La fréquentation assidue de l'école par les enfants du pays est, en raison de l'étendue du secteur et de la dispersion des habitations, fort difficile à obtenir. Des enfants sont obligés de faire plusieurs kilomètres à pied pour aller à Sidi Mayo et pendant la mauvaise saison, certains sont complètement isolés. C'est ce qui explique le nombre vraiment trop restreint d'enfants qui fréquentent l'école de Sidi Mayo. On en compte à peu près une cinquantaine de six à dix ans.

L'école est un nom bien pompeux pour une installation fort rudimentaire. Nous sommes entrés dans la grande tente qui l'abrite, et où les chaleurs de l'été sont aussi insupportables que les rigueurs de l'hiver. Les pupitres sont les uns sur les autres, et il faut faire des prodiges d'équilibre pour atteindre le tableau noir qui est au fond. L'institutrice est une fonctionnaire de l'Instruction Publique, et son dévouement est à la hauteur des difficultés quotidiennes qu'elle résout avec une souriante philosophie. Les enfants sont propres, bien portants, et on nous a affirmé qu'ils sont studieux. On leur apprend à lire, à écrire, à compter, à dessiner. Ils nous ont paru déjà assez experts en ces choses et surtout très fiers de leur savoir.

Dans une tente proche est installée la cantine scolaire où tout le monde prend le repas de midi, et très sagement. Il y a là des garçons et des filles, aux mines éveillées, et avec eux, le fils d'un employé français du Secteur. L'institutrice veille sur ce petit monde avec une sollicitude maternelle, présidant à leurs jeux comme à leurs travaux.

Ces installations ne sont heureusement que provisoires, et à cinquante mètres des tentes incommodes s'élèvent les murs de la future école, spacieuse et bien éclairée. Dans peu de temps, les enfants pourront s'y installer.

L'Infirmierie

Pour être mieux partagée, l'infirmierie qui se trouve dans les bâtiments du poste, n'en est pas moins, elle aussi, fort à l'étroit. Elle représente pourtant un progrès notable, puisque le médecin et l'infirmierie les plus proches se trouvent à Boulemane, soit trente kilomètres par la piste du Guigou.

Les maladies sont heureusement rares dans ce

pays qui jouit d'un climat très sain. Le paludisme de montagne est le seul fléau à redouter, et les épidémies en ont été sévères. La région, comme beaucoup d'autres, a connu en 1946 une grosse poussée de fièvre récurrente, aggravée par les défaillances du ravitaillement et de l'habillement. La plupart des gens du pays en portent encore les traces. Ils n'ont plus la robustesse d'autrefois. Mais ces épidémies se résorbent lentement. Il est certain qu'une politique sanitaire rationnelle et des conditions de vie améliorées empêcheront le retour de ces calamités, qui sont préjudiciables à la santé de la race toute entière.

L'infirmier du S.M.P. est un homme jeune et d'une grande compétence. La politique sanitaire, comme tout ce qui se fait ici, est une politique de confiance. Il y a parfaitement réussi. L'infirmier reçoit la visite de nombreux consultants chaque mois. Le mois de novembre dernier en a vu défiler à peu près un millier. L'infirmier fait de fréquentes tournées à date fixe dans les douars environnants, sur les chantiers et les terrains de culture.

Nous avons assisté, au cours de notre visite, à une séance de vaccination antivariolique pour les enfants. Chose surprenante : cette petite cérémonie les amusait. Ils se prêtaient à l'opération presque avec plaisir. C'est ainsi qu'il y a, à chaque séance obligatoire, un contingent de volontaires, petits et grands. Enfin, des consultations prénatales ont été organisées et des conseils sont donnés pour le traitement des nourrissons.

Tout ceci ne se fait pas toujours très aisément. Il faut vaincre les préjugés, les réticences et un certain illogisme. En voici un exemple :

L'infirmier se rend un jour dans un village pour y soigner les malades des yeux qui y sont, il le sait, assez nombreux. Il a averti le chef du village de sa visite et l'a invité à grouper tous les malades sur une place. Le notable promet de faire le nécessaire.

Lorsque l'infirmier arrive, il trouve un groupe d'une cinquantaine de personnes, parmi lesquelles une dizaine de malades qui sont venus accompagnés de leurs parents et de leurs amis. Le traitement doit durer trois jours. L'infirmier soigne une première fois ses clients, revient le lendemain et ne trouve plus que trois ma-



Séance de vaccination des enfants

lades. Les autres, provisoirement soulagés s'estimaient guéris. Le surlendemain, il n'y en a plus qu'un. Deux jours plus tard, vingt malades des yeux du même village viennent en groupe à l'infirmier pour se faire soigner. Chaque jour révèle ainsi son petit mystère. Tourner la difficulté est une affaire de compétence et de doigté.

La nouvelle infirmerie qui est à peu près terminée, se tiendra sur une éminence, non loin du souk. Elle comprendra un ensemble d'installations très suffisantes et surtout une petite salle réservée à l'hospitalisation de quelques malades, ce qui manque totalement à l'infirmerie actuelle.

En guise de conclusion

Voici donc achevée la visite du S.M.P. N° 12. Il s'agit, répétons-le, d'une entreprise de premier plan politiquement, économiquement et socialement. Plusieurs dizaines de milliers d'hommes dans et hors le Secteur, la suivent de très près. Son échec, est-il besoin de le dire, aurait des conséquences désastreuses, mais la réussite en est certaine, pourvu que l'équipe dirigeante reste composée comme elle l'est maintenant, d'hommes dynamiques, déterminés et compétents, pourvu qu'une collaboration étroite se maintienne entre le S.M.P., les autorités de contrôle qui appuient cette œuvre de toute leur expérience qui est grande, et les djemaas.

La population est intelligente et dévouée. Dans son ensemble, elle saisit parfaitement le but qu'on lui propose. Beaucoup d'aspects de la doctrine de Modernisation rurale lui échappent ; il est indiscutable toutefois qu'elle y est foncièrement sympathique. Elle est enfin peu perméable aux propagandes malveillantes qu'elle accueille avec méfiance.

Mais la question de l'encadrement européen nous a semblé préoccupante. Il y faut des hommes qui ne donnent prise à aucune critique de la part des autochtones qui sont des juges impitoyables. On a dit et écrit beaucoup de choses sur la « politique de prestige ». Il est pourtant difficile de s'en passer. L'équipe actuelle du Secteur a su se débarrasser d'éléments qui n'étaient pas à leur place. C'est maintenant un groupe d'hom-

mies conscients de remplir une mission, et dont les efforts sont synchronisés à souhait.

L'équipe, pourtant est d'effectif trop mince. Il suffit de passer une journée sur un Secteur aussi étendu pour se rendre compte du travail exténuant qui est imposé à chacun. L'inexpérience de la main d'œuvre se paie souvent cher. Le moindre incident mécanique prend des proportions inusitées et provoque une perte de temps considérable. Ces ennuis, tous les exploitants les connaissent, mais il en est un autre qui est plus particulier. C'est celui de l'instabilité du personnel de maîtrise.

Skoura, éloigné de tout, est un séjour de célibataires. Un ménage n'y trouve actuellement aucune des commodités qui feraient passer l'ennui de l'exil. Les relations avec la ville sont rares et incommodes, le logement, certes, sera amélioré, mais pour le moment, il est insuffisant. Il serait heureux, par exemple, qu'on utilisât les cascades de Taddout pour l'installation d'une petite centrale électrique.

Il faut tenir compte de ce fait qu'ici comme en France, la vie rurale ne devient supportable à nos contemporains que si elle leur assure à portée de la main, les commodités et les attraits de la ville.

Le résultat, nous avons pu le constater à Skoura, est la désaffection de collaborateurs qui, souvent, sont très précieux et que le directeur du Secteur voit partir avec regret. La tâche de ce dernier ne s'en trouve guère facilitée. Cet état de fait qui est aussi un état d'esprit, pourrait, il nous semble, être pris en considération sans tapage et sans frais importants. Il ne s'agit pas de construire des maisons somptueuses, il s'agit d'assurer au personnel européen un habitat aussi plaisant que possible. Les locaux, actuellement finis ou en cours de construction, sont très décents, mais le minimum de confort qu'on souhaiterait y voir ne serait pas un luxe.

C'est la seule critique que nous adresserons au

Secteur de Skoura. Elle ne fait, en somme, qu'accroître le mérite des animateurs du S.M.P. Nous pensons à ce petit mécanicien, tout frais arrivé de France, et qui s'est mis à l'ouvrage avec une ardeur admirable, travaillant en pleine brousse, en pleine poussière aussi, de l'aube à la nuit, sur un moteur récalcitrant, sans même prendre le temps de manger ; nous pensons à cet infirmier, faisant plusieurs fois par semaine de longues randonnées à cheval pour soigner quelques malades disséminés dans la montagne. Mais notre dessein n'est pas de faire de cette étude un panégyrique : il faudrait dire trop de choses gênantes pour la modestie de tous.

Et si l'on garde de Skoura une empreinte profonde, ce n'est pas seulement grâce aux séductions de la nature et du peuple berbère, mais aussi parce que la France y acquitte, dans des conditions dont nous pouvons être fiers, une dette envers ceux qui l'ont si héroïquement épaulée sur les champs de bataille.

Novembre 1947.

ALMIS DU GUIGOU

S. M. P. N° 26

Secteur de Skoura. Elle ne fait, en somme, qu'accroître le mérite des animateurs du S.M.P. Nous pensons à ce petit mécanicien, tout frais arrivé de France, et qui s'est mis à l'ouvrage avec une ardeur admirable, travaillant en pleine brousse, en pleine poussière aussi, de l'aube à la nuit, sur un moteur récalcitrant, sans même prendre le temps de manger ; nous pensons à cet infirmier, faisant plusieurs fois par semaine de longues randonnées à cheval pour soigner quelques malades disséminés dans la montagne. Mais notre dessein n'est pas de faire de cette étude un panégyrique : il faudrait dire trop de choses gênantes pour la modestie de tous.

Et si l'on garde de Skoura une empreinte profonde, ce n'est pas seulement grâce aux séductions de la nature et du peuple berbère, mais aussi parce que la France y acquitte, dans des conditions dont nous pouvons être fiers, une dette envers ceux qui l'ont si héroïquement épaulée sur les champs de bataille.

Novembre 1947.

ALMIS DU GUIGOU

S. M. P. N° 26

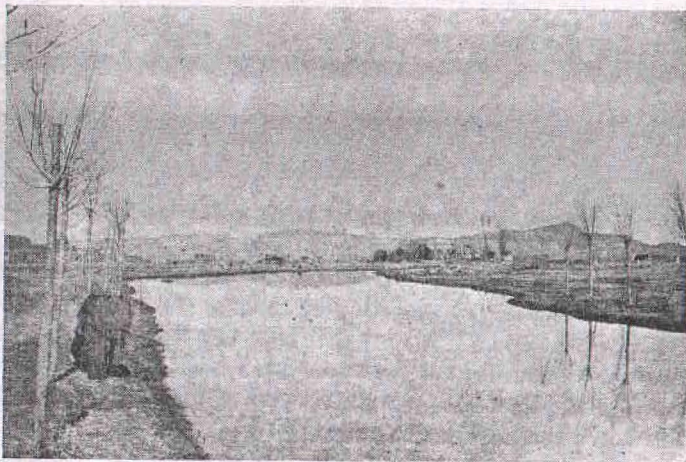
L'expérience de modernisation rurale tentée à Almis du Guigou est beaucoup moins spectaculaire que dans le secteur voisin de Skoura. Les données du problème sont totalement différentes, tant du point de vue humain que du point de vue purement agricole. Le S.M.P. d'Almis est, de plus, de fondation fort récente, puisqu'elle ne remonte qu'au mois de septembre 1946. Autant dire que l'expérience est encore très hésitante. La formule du S.M.P. doit s'adapter ici à des conditions très spéciales, du fait d'une propriété privée morcelée à l'extrême.

La plaine du Guigou est connue. C'est, à 60 kilomètres de Sefrou, une très large dépression à 1.500 mètres d'altitude moyenne, entre deux importants systèmes du massif du Moyen-Atlas. Au nord, ce sont les chaînes étagées et vallonnées de l'Ouaferzagouène, du Bou Tazart et de l'Ich Amellah, dont le plus haut sommet est de 2.000 mètres ; au sud, la chaîne du Djebel Tajda, du Kef el Mellah et du Djebel el Djemil. Le point culminant s'élève à 2.305 mètres.

L'oued Guigou, venant des monts de Timhadit, parcourt la plaine sur une longueur de 30 kilomètres. C'est une rivière assez large et peu profonde, sujette à d'importantes variations de débit pendant les pluies et la fonte des neiges.

La plaine a une superficie totale d'environ 12 mille hectares et une population de 5.600 habitants, soit environ 40 au kilomètre-carré. La route de Fès à Boulemane la traverse à son extrémité est. C'est la

vieille route des caravanes de Fès au Tafilalet. Le climat est peu rigoureux l'hiver et la neige ne s'y maintient pas ; il est, par contre, chaud, lourd et orageux pendant l'été.



L'Oued Guigou parcourt la plaine

Dans son ensemble, la plaine d'Almis offre peu d'attraits. Le S.M.P. N° 26 est situé sur un périmètre délimité par Boulemane, Almis, Aïn Nokra, Aït Hamza, soit 4.000 hectares pour Aïn Hamza et 50 hectares pour Aïn Nokra. Dans la plaine, ce sont des terres alluviales volcaniques, très fertiles et se prêtant à des cultures variées. Le reste est jonché de pierres et de laves descendues de la montagne proche. Inutile d'ajouter qu'aucun épierrage n'a jamais été effectué. Les méthodes de culture sont archaïques et désordonnées. Il n'est pas extraordinaire de voir certains fellahs du Guigou utiliser encore, comme brise-mottes, un madrier tiré par un mulet.

Les Aït Youssi

La plaine d'Almis a joué un rôle assez important au temps où le Maroc était loin de jouir de la paix qu'il connaît maintenant. C'était à peu près la limite du bled maghzen, face à la montagne rebelle. C'est le fief d'une des plus importantes tribus berbères, celle des Aït Youssi, tribu très fractionnée et répartie sur les versants nord et sud du Tichoukt. Ce sont ici les Aït Youssi du Guigou, là-bas, les Aït Youssi d'Enjil, ceux-ci aussi déshérités par un bled désertique, que ceux là sont favorisés par une contrée fertile.

Les Aït Youssi ont une place assez particulière dans l'histoire du Maroc. A proximité des centres de Fès et de Sefrou et sur l'importante voie politique du Tafilalet, les Aït Youssi ont tenu, aux ordres du Maghzen, le rôle de gendarmes, ce qui ne les a pas empêchés d'ailleurs de donner libre cours de temps à autre à leur nature pillarde, d'où les aventures qui sont à l'origine de leur décadence. C'est en tout cas la seule tribu de la Circonscription de Boulemane dont presque tous les habitants parlent à la fois l'arabe et le berbère, avantage que leur ont conféré leur origine d'une part, leur collaboration intermittente avec le Sultan de l'autre.

La tribu est frondeuse et difficile à manier. Elle fut, nous l'avons dit dans une autre étude, l'adversaire implacable des Aït Serhrouchen dont elle n'a d'ailleurs pas l'ardeur, parce qu'elle fut infiniment plus favorisée par la nature. A la fin du siècle dernier les Aït Youssi étaient chargés de la police et de la garde des marches du sud de Fès. Ils en profitèrent pour se livrer à des exactions qui leur valurent d'être châtiés par le Caïd Mohand ou Thaleb, de Sefrou. Les plus compromis n'eurent d'autre ressource que de s'enfuir chez les Aït Serhrouchen. Ceux-ci les accueillirent d'autant plus volontiers qu'ils apportaient leurs armes et leur

désir de vengeance. La garde de la route du Tafilalet passa aux Aït Bouhou. Ces derniers avaient dû service du Maghzen une conception originale. En 1890, ils pillèrent une caravane chérifienne. Ce fut pour les Aït Youssi le signal de la revanche. Sous la conduite du Caïd Omar el Youssi, dont le père avait été assassiné et coupé en morceaux, ils tombèrent sur les Aït Bouhou et appelèrent les Aït Serhrouchen au pillage des casbahs de Tagnaneit, à une trentaine de kilomètres d'Almis. Mal leur en prit, car les Aït Serhrouchen qui, eux aussi, attendaient leur heure, la saisirent au vol. Ils s'installèrent à Tagnaneit et infligèrent aux Aït Youssi des revers qui ne devaient cesser qu'au moment de l'arrivée de nos troupes. Dès 1915, de nombreux éléments Aït Youssi se joignirent à nous et jouèrent un grand rôle dans la pacification du Moyen-Atlas oriental.

Entre temps, d'ailleurs, les Aït Youssi avaient fait parler d'eux sur un autre théâtre d'opérations. En 1902, au moment où l'on signalait les premières apparitions du rogui Bou Hamara dans la vallée de l'Innaouen, les Aït Youssi entreprirent de se venger du caïd de Sefrou et vinrent piller sa casbah. Telle était l'anarchie et l'instabilité politique de ces tribus, qu'au mois de décembre de la même année, on retrouve le caïd Omar el Youssi, à la tête de l'une des mehallas que le Sultan Moulay Abdelaziz opposait sans gloire aux hordes de Bou Hamara. Ses services lui valurent plus tard le gouvernement de Sefrou. Il devint alors le seul Caïd de sa tribu qui en comptait trois. Les Aït Youssi étaient divisés à cette époque en deux fractions principales, les Aït Halli (probablement les Aït Helli, installés actuellement dans la région de Boulemane) et les Aït Messaoud ou Ali, deux fractions, qui, pour ajouter encore à la confusion de cette histoire inextricable, se battaient à corps perdu. En 1902, ils choisirent pour champ de bataille la ville de Sefrou, et pendant trois mois, se fusillèrent du haut des minarets et des terrasses.

Ces rappels historiques aideront à comprendre le caractère insaisissable des Aït Youssi. Depuis longtemps pourtant, la paix française a ramené ces gens turbulents à une conception plus pacifique de l'existence et de leurs rapports avec leurs voisins.

Aspect juridique de la propriété

Les douars des trois fractions de la plaine du Guigou sont disséminés le long de la rivière. Ce sont des agglomérations de maisons sans style, en « leuh » que les pluies, parfois diluviennes, désagrègent : les cinq douars des Aït Kaïs, les six des Aït Hamza, les deux des Aït Helli du Guigou, en tout près de 6.000 habitants.

Tous ces gens sont agriculteurs et pasteurs. Ils se sont naturellement installés sur les terres les plus fertiles et les plus aisément irrigables le long de l'oued. Petits propriétaires terriens, pour la plupart, car le plus riche ne dépasse pas 50 hectares, ce qui revient à dire qu'on cultive ici entre 5.000 et 6.000 hectares et que la propriété est fort morcelée, la majorité des terres étant melkisées, quelques-unes seulement collectives.

C'est dans le régime juridique des terres que se trouve la difficulté et aussi l'intérêt de l'installation du S.M.P. A Skoura le problème était simple : nous nous trouvions devant une vaste étendue de terres incultes que personne ne songeait (et pour cause) à s'approprier. Ces terres étaient, en fait, le bien collectif et improductif des habitants. Le S.M.P. a confirmé le collectif et s'emploie à le rendre productif au profit des tribus.

Almis du Guigou se présente autrement. Ici ce sont des terres fertiles pour la plupart, et exploitées depuis longtemps par plusieurs propriétaires. A côté

de ces terres dont l'appropriation ne peut être contestée, s'en trouvent quelques-unes, moins riches, appartenant aux collectivités. Ce sont dans leur majeure partie, des terrains de parcours, quelques-uns salés. Le reste, dans des limites bien précisées, est partagé chaque année entre les membres des collectivités propriétaires. A proximité des douars, des collectifs délimités sont consacrés à la culture.

Le S.M.P. s'installe à la fois sur les terres appropriées et les terres collectives, et son intervention est naturellement différente, selon qu'elle s'exerce sur les unes ou sur les autres.

Les terres « MELK »

Voyons d'abord le cas des terres appropriées, les terres « melk ». Leur exploitation est menée en dépit de toute raison, et selon des procédés qui nous reportent aux vieux âges. Les labours sont superficiels, la culture désordonnée, l'irrigation, surtout, déplorable. Les droits d'eau remontent à des époques fort lointaines et les régler est, pour l'instant, pratiquement impossible. Les fellahs les exercent par principe, quelles que soient les conditions. On a vu des fellahs inonder leurs champs sous une pluie diluvienne pour ne pas laisser passer leur tour d'eau. Des hectares entiers sont transformés, le long de l'oued, en véritables rizières. La terre est détrempeée, délavée. Le sol est bon et produit quand même, mais mal.

La traction est animale. Les mulets sont utilisés jusqu'à bout de souffle, d'autant plus qu'ils deviennent rares n'étant pas entretenus, en raison du prix et parfois de la rareté de la nourriture. C'est chaque année un plus grand nombre de parcelles qui restent incultes. Quelques propriétaires enfin, se contentent tout simplement de posséder la terre. C'est un capital comme un autre, bien qu'improductif.

Le rôle du S.M.P. est donc de remédier à cette situation, d'assurer un meilleur rendement des terres par une culture plus rationnelle et une meilleure discipline de l'irrigation. Mais il est essentiel de ne pas toucher à la nature juridique de ces terres.

Deux procédés sont appliqués : les fellahs sont munis d'un petit matériel à traction animale (charrue, herse, bineuse) qu'ils utilisent eux mêmes au moyen de leurs propres animaux de trait, et cultivent leurs terres d'après les conseils qui leur sont donnés par le personnel du S.M.P.

Dans d'autres cas, le S.M.P. se comporte en métayer : il cultive les parcelles qui lui sont confiées par contrat et rémunère le propriétaire par une partie de la récolte.

Ce dernier procédé présente l'avantage de répandre l'exemple de la culture rationnelle sur un périmètre important, car les parcelles ainsi cultivées sont très disséminées.

Tout ne fonctionne naturellement pas à souhait avec ces gens très intéressés et tout aussi retors que des paysans de France, ayant la crainte perpétuelle d'être lésés ou exploités, et quelques-uns même peu respectueux des accords et des contrats. Il faudrait une éducation qui ne peut se faire en un jour, pour inculquer à chacun que le pain ne doit pas être mangé avant que le blé ne soit sorti de terre. En fait, très peu ont la patience d'attendre que la récolte soit vendue pour en recueillir l'argent. Tous les prétextes sont bons pour demander des avances qu'on ne refuse généralement pas, quitte à supporter la mauvaise humeur de l'intéressé lorsqu'au moment de toucher son dû, il se voit payé par les reçus qu'il a signés.

Les arbitres

Les contestations trouvent d'ailleurs leur règlement dans l'autorité indiscutable de la djemaa, l'intervention du juge coutumier et l'autorité du Caïd qui n'a pas une tâche de tout repos, et ne s'impose que par son équité et son sens politique.

Le commandement est actuellement exercé par le Caïd Saïd ou Lahoucine d'Almis du Guigou. Cet homme encore jeune, au visage intelligent et franc, d'abord charmant, comme la plupart des notables berbères, est un chef glorieux qui s'est vite imposé aux frondeurs. Il a pris une succession fort difficile après un prédécesseur dont les exactions ont créé en 1944 une agitation telle qu'il ne put conserver son commandement. Le Caïd Saïd ou Lahoucine sut remettre tout en ordre et se faire aimer. Il est colon près d'Immouzer du Kandar et fort intéressé par la modernisation rurale dont il devine tous les avantages. Il paie de sa personne, préside et dirige les expériences agricoles, explique ce qui n'est pas compris, joue en un mot le rôle d'arbitre et de guide.

Le S.M.P. trouve aussi des auxiliaires précieux dans ces notables influents que sont les amrhars, véritables chefs de guerre, des Aït Kais, des Aït Hamza et des Aït Helli du Guigou. Ces hommes, quoique ne perdant pas toujours de vue leurs intérêts personnels, ont une notion exacte de ceux de leurs administrés, et des conséquences heureuses du succès de la modernisation rurale.

Mais les djemaas, compte tenu des intérêts mobiliers et immobiliers qu'elles ont à défendre, restent toutes puissantes. Elles contrôlent plus, en fait, l'activité du Caïd qu'elles ne le suivent. C'est assez dire que le commandement de ces gens remuants, de ces possédants jaloux de leurs prérogatives, exige une

vigilance, une diplomatie et surtout une autorité de tous les instants.

Enfin, l'autorité de contrôle est un intermédiaire et un guide précieux. La part qu'elle prend au démarrage du S.M.P., l'appui qu'elle donne à son directeur, sont déterminants. Le mérite en revient au chef de la Circonscription de Boulemane, le capitaine Lucasseau, qui connaît parfaitement le pays et ses gens.

Le Secteur d'Exploitations Rurales améliorées

On se cantonna d'abord à Almis dans la formule du secteur d'exploitations rurales améliorées, connu précédemment sous le nom de secteur latéral. Résumons pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec la modernisation rurale, les principes de cette formule, dont les buts et les moyens sont beaucoup plus modestes que ceux du S.M.P.

Le secteur d'exploitations rurales améliorées (S.E.R.A.) se propose « l'amélioration dirigée de la culture, basée sur l'emploi d'un petit matériel à traction animale et l'observation d'une stricte discipline culturelle, complétée par une action sociale

— « C'est une action précise . . . elle vise à l'adoption par le fellah des quelques gestes simples qui lui seront montrés par le chef de culture, et qu'il devra exécuter au moment indiqué par celui-ci. Enfin, les fellahs intéressés, liés par un contrat librement accepté, sont tenus d'observer les disciplines culturelles.

« En contre partie de facilités de crédit, de fourniture de matériel, engrais, semences, d'une aide particulière des services techniques et de l'éducation agricole dont il bénéficiera, le groupe s'engage à exécuter les directives qui seront données à chacun de

ses membres par le chef de culture, et à observer la discipline culturelle établie. »

Cette action de la modernisation rurale complète, accentuée et concentre l'action de la Société indigène de Prévoyance (S.I.P.) dont le rôle sur le secteur d'exploitations rurales améliorées est défini en ces termes par une note de M. Marchal, Délégué à la Résidence Générale :

« Il n'est pas douteux qu'une grande partie du budget de la S.I.P. sera affectée, sous forme de prêts à l'équipement en matériel et en animaux de trait à des exploitations composant les S.E.R.A. La Caisse centrale pourra être amenée à procurer à la S.I.P. des ressources supplémentaires, en conformité avec son rôle.

« Cette accentuation de l'effort : effort technique, effort financier, est le principe même du S.E.R.A. Elle se combinera, après le démarrage des premiers secteurs, avec le développement de l'action vulgarisatrice, renforcée désormais par des directives précises, un personnel technique sur place et l'importation massive d'outils efficaces et simples, conformes aux goûts et aux possibilités du fellah. »

Donc le matériel nécessaire aux fellahs est fourni par le secteur, et payé par les intéressés, soit au comptant, soit par l'intermédiaire de la S.I.P. qui consent un prêt d'équipement au preneur.

La S.I.P. peut également intervenir pour avancer aux fellahs sous forme de prêt de campagne, le montant des travaux à façon que ceux-ci auront demandés aux machines du secteur (défrichage, labours profonds etc . . .)

La première campagne (1946-47) fut compromise par l'arrivée tardive du petit matériel qui ne put être utilisé qu'aux travaux de printemps et dont la qualité était malheureusement insuffisante. Néanmoins, 500 hectares environ ont été cultivés au moyen

de ce petit matériel, l'épierrage des parcelles fut entrepris, quelques cultures en lignes apparurent, travaillées à la bineuse à voie réglable.

Cependant, à la demande des intéressés eux-mêmes, le secteur entreprit la mise en culture directe des terres collectives inexploitées, sans abandonner l'amélioration de l'exploitation individuelle. Le secteur d'Almis se présente donc sous une forme hybride: S.E.R.A. et grande culture.

Les terres collectives

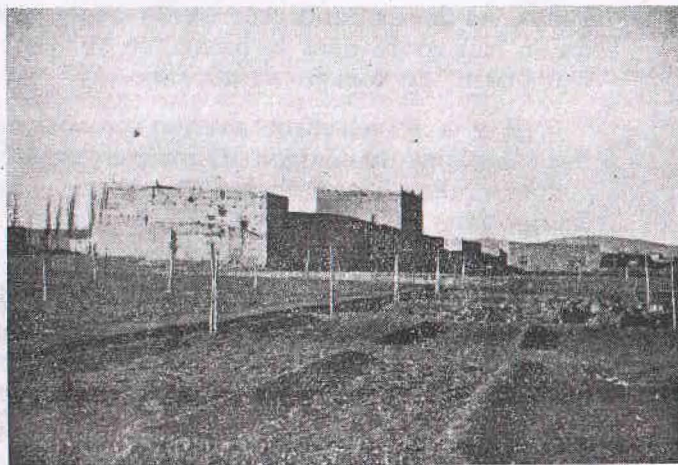
On estime que le S.M.P. pourra englober 1.000 à 2.000 hectares de terres homogènes, y compris les terres « melk ». Sur les autres terres, de grandes étendues peuvent être mises en valeur. Elles offrent l'avantage de ne pas exiger de défrichage. La plaine est nue, sans autre végétation sauvage qu'un peu de lavande et de thym. Certaines parties pourtant ont une teneur en sel assez prononcée, d'autres enfin sont fortement empierrées et d'importantes coulées de lave y affleurent. La préparation d'une de ces parcelles a exigé l'extraction de plus de cinquante tonnes de cailloux à l'hectare. Certains blocs volcaniques dépassent une demi-tonne. Les travaux de ce genre, là où ils sont nécessaires, n'ont en tout cas, rien de commun avec ceux que nous avons vus à Skoura et aux Aït Ayache.

L'extension du S.M.P. aux terres collectives permettra d'agrandir le patrimoine cultivé de chaque douar, d'utiliser une main d'œuvre actuellement oisive et même d'attribuer en jouissance à chaque participant une parcelle individuelle. Il va de soi que les fractions intéressées demeurent propriétaires des portions de terrains du S.M.P. touchant leur domaine.

Nous aurons donc ici un S.M.P. de grande

culture à côté du secteur d'exploitations rurales améliorées installé sur les terres « melk ». Il est bien difficile d'avoir une opinion dès maintenant sur les résultats possibles de cette expérience. Les possibilités de réussite sont vastes, mais les premières cultures entreprises, qui sont de blé, de maïs, de carthame, de pommes de terre et de lentilles, ne portent que sur quelques centaines d'hectares. Pour la campagne de 1947-48, on envisage le défrichement de 150 hectares et la construction d'un kilomètre de séguias.

On pense aussi à l'arboriculture qui était à peu près ignorée des gens d'Almis. Des essais en pépinière d'arbres fruitiers sont tentés et semblent réussir, surtout en ce qui concerne certaines variétés de France.



Des essais en pépinières d'arbres fruitiers sont tentés

On tente aussi avec un certain succès l'acclimatation de l'olivier, malgré l'altitude qui ne lui est pas propice. Le peuplier utilisé comme brise-vent, s'accommode aussi fort bien de cette terre, de même que l'osier cultivé à titre expérimental sur les rives du Guigou.

Le souk d'Almis

Rien ne peut mieux montrer le climat favorable à un accroissement de la prospérité de la plaine que la vieille et toujours vivace renommée du souk d'Almis du Guigou. Il est si fréquenté que son enceinte, pourtant vaste, au centre du village, se révèle maintenant trop petite. Chaque dimanche, de véritables caravanes d'ânes et de mulets débouchent des passages de la



Le souk... une bruyante cohue

montagne vers Almis. Il en vient de Boulemane, de Tagnaneit et même des hautes étendues désertiques d'Enjil, sur l'autre versant du Tichoukt ; il en arrive de même de Timhadit, au fond de la vallée. Des cars venus d'Annoeur, de Sefrou et de Fès y déchargent leurs cargaisons humaines. Le souk d'Almis est pour un jour le centre d'attraction de la région entière. Berbères et Arabes s'y pressent en une bruyante cohue

où se colportent aussi toutes les nouvelles et tous les bruits des environs et de la ville.

Ici s'amoncele la laine, là des femmes vendent des morceaux de ce sel brut et violacé extrait du Chaabet el Mellah. Voici les marchands de légumes vantant la qualité de leurs pommes de terre et de leurs oranges, les Juifs étalant leurs tissus «made in France» ou «made in England», les artisans et leurs bibelots de bois pyrogravés : marteaux sommairement décorés, serpents taillés dans des branches tourmentées, chacals qu'un art primitif affuble de formes d'hippopotame. Les babouchiers font scintiller au soleil les fils d'argent et les paillettes des chaussons richement parés qu'on fabrique à Azrou, les chaudronniers semblent fiers de leur art d'utiliser les vieux bidons.

Des milliers de gens de toute condition ont fait à pied des dizaines de kilomètres pour vendre quelque chose, et repartiront vers midi pour leur douar lointain, celui-ci avec ses oranges, celui-là avec sa laine qu'il essaiera de vendre un peu plus cher le dimanche suivant. Des milliers de djellabas crasseuses évoluent dans le brouillard d'une poussière qui monte en colonne dans l'air immobile, et qu'on aperçoit à plusieurs kilomètres.

Le mouton

Dans un enclos voisin sont parqués les moutons offerts aux bouchers de Sefrou et aux acheteurs qui bronchent devant les prix. Les bêtes sont assez belles mais elles coûtent cher. La plupart reprendront tout à l'heure le chemin de la montagne.

Le mouton tient une grande place dans la vie économique de la région. Chez le Caïd Saïd ou Lahoucine qui nous reçoit dans sa demeure propre et nue, on nous montre les puissants du jour, tel ce grand

gaillard, plus guerrier d'allure que pasteur, et qui, devant le chef de la circonscription, scelle d'une poignée de mains avec le Caïd une réconciliation longtemps attendue. Il jouit du prestige que lui confère un troupeau de 5.000 moutons. Leur prix varie en ce moment entre 2.500 et 3.000 francs pièce... La mauvaise année 1945 l'a durement touché, car il y a trois ans, on lui connaissait 10.000 bêtes. Ne lui demandez pas surtout combien il a d'enfants et combien il a de moutons. Ce sont des questions qu'on ne pose pas parce qu'elles attirent le mauvais œil, et le prestige d'un homme est ici tributaire, beaucoup plus que de sa descendance, de l'importance de son troupeau.

Les Aït Hamza et les Aït Kaïs disposent de bons pâturages aux environs de leurs douars, et le rayon de transhumance n'excède pas 40 kilomètres. Au printemps, les douars emmènent leurs troupeaux et ceux qu'on leur confie dans la montagne où des cuvettes leur offrent des alpages verdoyants.

Il y a actuellement environ 50.000 moutons dans la plaine du Guigou. L'année 1945 a fait des coupes sombres dans le cheptel qui, en 1941, comptait 85.000 têtes.

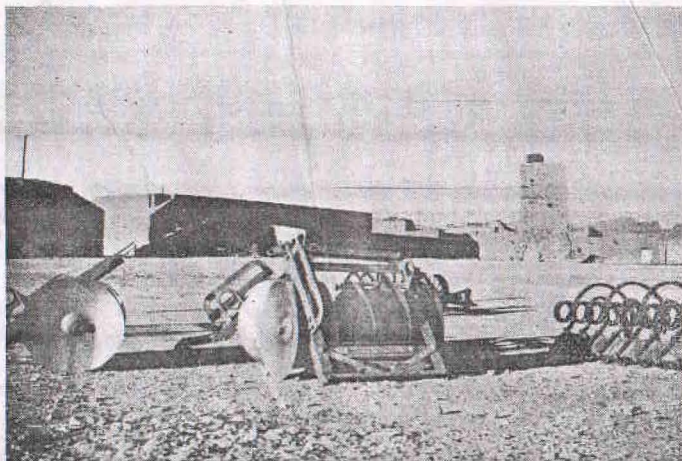
Le S.M.P. a, lui aussi son troupeau d'ovins qui, en ce mois de novembre 1947 comprenait 70 têtes. Ce troupeau sera naturellement étendu. Les buts du S.M.P. en matière d'élevage sont d'accroître le nombre des ovins et d'affiner la race du Guigou qui est moyenne, par l'installation d'une bergerie dotée de géniteurs et de brebis de race pure française. Les conditions matérielles de l'élevage pourront être améliorées par un aménagement des parcours, la création d'une chaîne de points d'eau et la construction d'abris. Il est projeté enfin de créer un troupeau collectif, exemple remarquable de l'adaptation du S.M.P. aux traditions économiques et sociales de chaque région. Et comme une politique semblable sera suivie pour

les bovins, une étable modèle est prévue à Almis, dans le cadre du S.M.P.

Mais nous sommes ici en pleins projets et les projets, pour intéressants qu'ils soient nous préoccupent moins que les réalisations.

Physionomie du Secteur

Les réalisations actuelles sont encore de peu d'importance, car le secteur est jeune. Le visiteur est déçu. Les parcelles cultivées sont peu étendues et disséminées dans la plaine, et même dans les cuvettes très fertiles qui sont aux abords de Boulemane. A gauche de la grand-route qui mène à ce centre, les rives plus encaissées du Guigou sont consacrées aux pépinières. Des hangars qui doivent s'élever dans la plaine, on ne voit encore qu'un abri métallique squelettique perdu dans la nature. On ne peut encore montrer de la future ferme que son emplacement...



Pour l'instant la ferme est installée dans l'ancien poste

Pour l'instant, la ferme est installée dans l'ancien poste d'Almis. Des logements, des remises et des magasins provisoires ont été construits. L'ensemble est un curieux compromis entre la ferme et la forteresse. Il ne manque même pas, à l'entrée, la vieille tour de guet qui prend l'allure d'un monument historique.

Dans la cour exigüe sont entassées les charrues et les herses offertes aux acheteurs éventuels. Deux tracteurs sont tout juste abrités dans les remises. On répare les machines dehors. Le bureau du S.M.P. sert à la fois de cuisine, de dortoir et de réfectoire pour les agents européens. C'est là que défilent les ouvriers le jour de la paie. Ce sont des gens pour la plupart étrangers à la plaine, dont les ressources en hommes robustes sont maigres. Ce sont des Berbères ou des Arabes du Tafilalet, ou des ouvriers originaires du Sahara. Ce n'est pas là une main-d'œuvre de choix, mais elle est apte aux travaux les plus ingrats. Les deux jeunes moniteurs français parviennent à en tirer le maximum de rendement.

*

**

Tel est le S.M.P. d'Almis, assez singulier, en somme puisqu'il est plus aisé d'y défricher la terre que d'y cultiver des esprits soupçonneux et belliqueux. La transformation qui doit s'y accomplir est importante. Il ne faut pas oublier qu'Almis — l'importance de son souk le prouve — est le point de mire de toute la région, et que la valorisation de ses terres doit avoir des incidences considérables sur l'économie régionale. A Almis, nous sommes en présence d'esprits positifs et doués d'un solide bon sens paysan, devant lequel nous ne devons pas être en défaut.

D'autre part, le secteur d'Almis du Guigou sera sans doute appelé à s'étendre à l'autre fraction des Aït Youssi, ceux d'Enjil, infiniment plus malheureux, sur le versant sud du Tichoukt. Car si la mon-

tagne offre de ce côté une muraille à pic, le versant sud, au contraire, s'abaisse progressivement par étages successifs jusqu'à la haute vallée de la Seghina. 75.000 hectares de terres aujourd'hui desséchées et où se trouve une population digne d'intérêt, pourraient être rendus à la vie.

Peut-être aurons-nous l'occasion d'en reparler comme l'une des entreprises les plus audacieuses de la Modernisation rurale.

Novembre 1947